Psychanalyse et société

Jacques-Alain Miller

I - L'utilité directe

1. Lien social

Modernité

La psychanalyse, la clinique analytique, la position de l'analyste, le discours de l'analyste, d'une part, et la société, d'autre part, voilà les termes que je veux interroger.* Nous et notre Autre, ce que nous prenons comme notre Autre, *la* société.

Est-ce un terme que je choisis ou plutôt un terme auquel je suis conduit ? J'ai été amené à dire que Lacan, et avec lui le psychanalyste lacanien, concevait sa position dans la société comme celle d'un exilé de l'intérieur. Je l'ai dit dans le fil de ma réflexion sur la communauté de destin entre la psychanalyse et la poésie. Il faut leur rendre ça, ce sont les poètes — en France, au moins — qui se sont insurgés contre ce qu'ils ont appelé la modernité.

Il n'est pas indifférent que ce terme de modernité ait été forgé par Baudelaire. Les poètes ont été les premiers à saisir ce que le sociologue, nommément Max Weber, devait appeler « le désenchantement du monde ». Ce sont les poètes qui se sont aperçus que naissait un monde nouveau, régi par l'utilité, « l'utilité directe », comme disait Edgar Poe, et que ce monde de l'utilité directe chassait la poésie.

C'est à ce moment-là qu'est né Freud. Il ne serait pas excessif de dire que la psychanalyse a pris le relais de la poésie et qu'elle a accompli à sa façon un réenchantement du monde. Réenchanter le monde, n'est-ce pas ce qui s'accomplit dans chaque séance de psychanalyse ?

Une séance d'analyse

Dans une séance de psychanalyse, on s'abstrait de toute évaluation d'utilité directe. La vérité est qu'on ne sait pas à quoi ça sert. On se raconte. On donne une place à ce que l'on pourrait appeler son autobiographie, on écrit un chapitre de son autobiographie. Sauf qu'on ne l'écrit pas, on la raconte, on la narre. C'est *l'autobionarration,* avec ce que cela comporte d'autofiction, dont on veut faire ces temps-ci un genre littéraire qui doit quelque chose à la pratique de la psychanalyse.

Chaque séance d'analyse, avec ce qu'elle comporte de contingence, de hasard et de misère, affirme néanmoins que ce que je vis vaut d'être dit. C'est en quoi une séance d'analyse, qui n'est rien, qui est prélevée sur le cours de l'existence, où on formule ce qu'on peut, alors qu'on est asphyxié, qu'on se dégage une heure pour pouvoir parler, pour être aussitôt repris par le rythme de l'existence, une séance d'analyse, si peu que ce soit, est là pour démentir le principe de l'utilité directe. C'est la foi faite à une utilité indirecte, une utilité mystérieuse, une causalité que l'on serait bien en peine de détailler, dont on ignore par quels canaux elle passe, mais qui en définitive s'impose.

C'est en ce sens qu'une séance d'analyse est toujours un effort de poésie, une plage de poésie, que le sujet se ménage dans une existence, la sienne, qui est déterminée, gouvernée par l'utilité directe, puisque c'est aujourd'hui le sort de chacun.

Que veut dire poésie ? Poésie n'est pas affaire de génie. Poésie veut dire, quand cela s'accomplit sous la forme d'une séance d'analyse, que je ne me soucie pas de l'exactitude, de la conformité de ce que je dis avec ce que les autres peuvent croire, ni non plus avec ce que je peux leur transmettre. La séance d'analyse est un lieu où je peux négliger la recherche de ce qui est commun. Quand on se propulse dans la vie sociale, on est dépendant de ce qui est commun. Dans une séance d'analyse, on peut s'en abstraire, on ne s'occupe pas de ce qui est commun, commun à tous, ni à plusieurs, ni à quelques-

* Texte et notes établis par Catherine Bonningue à partir des leçons des 5, 12, 19, 26 mars et 2 avril 2003 de *L'orientation lacanienne III, 5, Un effort de poésie,* enseignement prononcé dans le cadre du Département de Psychanalyse de Paris VIII et de la Section clinique de Paris-Saint-Denis. On lira ici la première partie (leçons des 5 et 12 mars). Texte publié avec l'aimable autorisation de J.-A. Miller.

On trouvera dans la bibliographie du *Neveu de Jacques Lacan* de Jacques-Alain Miller, réalisée par la Bibliothèque de l'École de la Cause freudienne par Béatrice Chahtoussi et revue par Catherine Bonningue, les compléments bliographiques utiles. La Bibliographie du Neveu de Lacan est accessible sur le site de l'Ecole, http://www.causefreudienne.org

uns. On peut se concentrer sur ce qui vous est propre et qu'on arrive à dire à un seul, à dire dans la langue — ce qui, déjà, le fait partager.

Dans une séance, on ne parle pas à *l*'analyste, on parle à *mon* analyste, à celui-là, à quelqu'un qui est prélevé sur la foule. On a avec lui ce lien qui est la langue, et la langue est à tous, mais le destinataire est quand même unique. Si ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Un, qui est là pour acquiescer. C'est ce qu'il fait fondamentalement : il accueille, il dit oui, il accuse réception au nom de l'humanité, au nom de ceux qui parlent. L'analyste n'est pas là pour m'accuser, pour me juger, mais pour accuser réception, et par le seul fait qu'il accuse réception, il me disculpe.

Ce sont en effet des coupables qui entrent en analyse, des innocents à se croire coupables. Ce sont ceux qui sont sous le joug d'une loi qui est suffisamment abstraite et illisible que le fait de s'y conformer n'innocente personne. Aberration qui est celle des temps modernes qui se caractérisent par ceci qu'ils ont donné naissance à une loi qui est telle qu'on ne peut jamais s'y conformer, et qu'il faut encore la médiation d'un à qui on se confie, à qui on confie ses affres pour pouvoir aller en paix, jusqu'à la prochaine séance.

Une séance d'analyse est comme une parenthèse. Rien de plus, mais rien de moins. Une parenthèse dans l'existence minutée du sujet contemporain, ce sujet qui est voué à l'utilité directe.

La séance analytique est une plage de jouissance soustraite à la loi du monde, mais qui permet aussi bien à cette loi du monde d'exercer son règne, parce qu'elle lui procure un relais, un soulagement, une halte, tandis que se poursuit cette extraction inlassable, extraction de plus-value, qui justifie, croit-on, qu'on existe.

Un concept douteux

Je dis « la psychanalyse et la société » pour me faire comprendre, parce que, dans la perspective de la psychanalyse, y a-t-il *la* société ? C'est bien ce qu'il faut interroger, ce qui est douteux.

La société est pour chacun une évidence, ce qui fait que nous avons confiance dans un certain nombre d'appareils dont nous n'avons pas la moindre idée du fonctionnement. Nous avons l'idée qu'on nous éclaire, tant qu'il n'y a pas de grève à l'EDF, que l'on nous ouvre des salles où nous pouvons nous installer, que nous pouvons prendre le train annoncé à l'heure dite, nous nous en remettons à des machines volantes. C'est ça la société, un sujet supposé qui suscite notre confiance, alors que nous n'avons pas la moindre idée de comment ça tient, de comment ça fonctionne. Nous vivons au milieu du sujet supposé savoir, qui est tellement là que nous oublions cet acte de foi qui n'est pas dans la divinité, sinon dans la divinité sociale. Nous faisons acte de foi à la société.

C'est bien pour cela que la société est un concept douteux. Lacan, gentiment, pour ne pas nous émouvoir, parle du lien social. Ce qui nous permet de continuer de rêver. Le lien social veut dire : le sujet n'est pas seul avec son ça, son moi et son surmoi ; le solipsisme n'est pas la vérité de la vie psychique, le sujet comme tel n'est pas autiste ; il y a toujours le champ de l'Autre, et même, le champ de l'Autre précède le sujet, le sujet naît au champ de l'Autre. Le lien social n'est pas équivalent à la société.

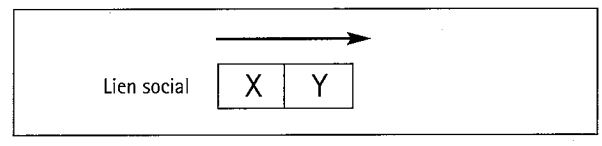
Voilà la prestidigitation que Lacan opère sans qu'on n'y voie rien. La promotion du concept de lien social fait éclater le Un de la société, pluralise ce qui nous fascine comme le tout de la société. Le mathème des quatre discours fondés sur le lien social que Lacan a amené dans les années 70, consonant avec le mouvement de contestation qui venait à l'époque de la jeunesse instruite — les étudiants —, sans qu'on n'y voie que du feu, avait pour effet de pluraliser l'idole de la société, de faire apparaître que le Un de la société est précisément illusoire. Cela n'empêche pas cette société d'avoir un avenir, à titre d'illusion, mais la société comme telle est illusoire, une illusion.

Cela a inspiré à Lacan cette opération qui a continué de nous orienter pendant de nombreuses années — ce qui est présent dans le texte même de Freud —, de comparer l'action de gouverner, celle d'éduquer et celle de psychanalyser. Lacan y a ajouté l'hystérie, qui n'est ni gouverner, ni éduquer, ni psychanalyser, mais de contester le maître. L'hystérie vise le maître signifiant. Il l'a ajoutée au bon moment, après 1968, où il était sensible que l'hystérie était susceptible de faire masse, pouvait être une passion sociale, et pouvait inspirer l'ironie, la satire.

Je me recommande moi-même de cette satire. Je ne me fais pas pour autant des illusions sur les effets que cela peut avoir, qui sont de conforter ce qui existe, puisque cela permet qu'on s'en moque. Cela n'atteint pas les institutions. Celles qui permettent qu'on s'en moque sont d'autant plus solides.

Lien dominial

Le lien social selon Lacan est conçu comme un rapport de domination, un rapport de dominant à dominé. Ce qui figure dans ses schémas si l'on veut bien l'écrire de façon abstraite. X domine Y.



Lacan appelle lien social, puisque de société il ne veut pas connaître, l'articulation de deux places, ce qui justifie que l'on demande à chaque fois qui est dominant, qui est dominé. Concernant la société, au nom de la psychanalyse, il la considère comme

intrinsèquement fragmentée en divers liens sociaux. C'est un acte de foi de penser que tout cela se conjugue en un tout. Ce lien social, il serait plus vrai de l'appeler d'un néologisme, un lien *dominial*, un lien qui comporte la domination de l'un sur l'autre.

Pour Lacan, le lien social n'est pas l'échange, la coopération, la coordination des uns avec les autres, la complémentarité, la division du travail. Ce n'est pas non plus le don, ni la distribution juste qui suppose un Autre qui calcule de façon impeccable.

S'il y avait un Autre qui calculait de façon impeccable, on ne comprendrait pas pourquoi il donnerait le phallus à certains et pas à d'autres. C'est la première infraction à la justice distributive. Elle est rendue douteuse par la prise en compte du rapport sexuel, de la sexuation. Il y a tout de même l'idée que l'esprit doit se réaliser par d'autres voies que celles de la justice distributive.

C'est ce que Lacan appelle la *domination*, ce que je traduis par le lien *dominial*. Cela proscrit évidemment quelque chose, y compris dans le discours politique, et rend extrêmement suspect tout ce qui s'énonce au nom de l'égalitaire. Cela justifie que l'on demande à l'égalitaire ce que cela cache. Cela rend aussi suspect tout ce qui s'énonce comme une variante de la reconnaissance : « Je te reconnais de plein droit comme celui qui peut me reconnaître. On voit bien l'intérêt que j'y ai. » Cela s'est énoncé à un moment et a fait son effet dans l'histoire des idées, que l'intersubjectivité égalitaire, celle qui s'établit sur la relation je-tu, celle qu'a promue un Martin Buber.

Cela paraît être l'inspiration d'une politique aujourd'hui, celle qui s'enivre du droit international, celle où chacun se tiendrait tranquillement à sa place parce qu'on le reconnaîtrait symétriquement au fait qu'il vous reconnaîtrait lui-même. L'Europe se distingue par sa foi émerveillante dans les vertus de la reconnaissance juridique. Ou c'est le paradis ou c'est un rêve éveillé, il faut choisir. Il faut reconnaître qu'il y a un continent qui croit à la fin de l'Histoire, c'est l'Europe, qui croit que c'est terminé, qu'il n'y a plus rien qui soit absolument incompatible ou hétérogène, et qu'on peut toujours s'arranger. C'est une conviction qui est chevillée, dans l'Ancien monde.

Le Nouveau monde qui ne croit pas ça paraît vraiment comme sauvage. C'est l'avenir qui dira ce qu'il en est, si vraiment l'histoire en est venue au moment où, par le signifiant, tout peut se résoudre, on peut se mettre d'accord. Il n'est pas sûr que la psychanalyse pousse à croire ça. Elle enseigne plutôt que des éléments sont radicalement non signifiants, qu'on ne peut les tamponner par des bonnes paroles.

Selon Lacan, le social est inégalitaire, *dominial*. Ce n'est pas qu'il n'y a pas l'égalitaire, mais ce qui est égalitaire est asocial en son fond, c'est-à-dire ne permet justement pas l'établissement et la stabilisation d'un lien. C'est ce que Lacan a énoncé avec « Le stade du miroir », si on le considère comme un énoncé de philosophie politique. Il y a beaucoup de considérations d'ordre clinique qui ont une incidence politique directe, et c'est le cas de ce que nous appelons le stade du miroir.

Du point de vue de la philosophie politique, c'est l'énoncé de ce que comporte un lien égalitaire, le rapport du semblable au semblable. Lacan répète ce que dit Hobbes à ce propos : « C'est la guerre ! » Le rapport du semblable au semblable, le rapport de deux termes qui n'ont entre eux qu'une différence numérique, cela veut dire qu'ils sont équivalents dans leur contenu, qu'il y a un et un autre, et pas un seul. Un vaut l'autre, simplement il y en a deux au lieu d'y en avoir un seul. Quand il y a ce rapport-là du semblable au semblable qui ne sont partagés que par une différence numérique, de telle sorte que tu n'es que ce que je suis, ce que formule Lacan, c'est qu'on ne s'entend pas du tout. Il faut qu'il y en ait un qui disparaisse, parce que toi, l'autre, tu es, et tu as plus que je suis et que je n'ai. C'est en cela que l'épistémologie de Lacan est aussi une philosophie politique. Elle comporte qu'au niveau de l'imaginaire, c'est la guerre. Il faut le symbolique pour mettre de l'ordre, de la hiérarchie, du *dominial*, et s'il n'y en a pas un qui l'emporte sur l'autre, c'est la guerre.

2. Le pouvoir du signifiant-maître

Evaluation signifiante de l'Autre

On peut dire : la société, c'est le symbolique, c'est de surmonter le stade du miroir ; il y a lien social à partir du moment où on surmonte la relation duelle. C'est une définition parfaitement valable de la société qui comporte que le symbolique est le principe qui donne à chacun sa place en tant que compatible avec les autres places. Cela ferait de l'analyste, si on le conçoit comme le gardien du symbolique, celui qui restitue l'instance du symbolique dans les conflits imaginaires, le gardien de la société.

Il y a de cela dans la position de l'analyste, quand on s'adresse à lui dans le dénuement où l'on est aujourd'hui, quand on s'adresse à lui comme à un sage, et qui vous dit « plutôt par ici que par là », « acceptez cette indignité pour éviter un mal plus grand », « baissez la tête, parce que vous n'avez pas de quoi vous opposer à l'ordre du monde ». Il y a l'ordre du monde. Voilà trop souvent ce à quoi l'analyste est réduit, à distribuer la nécessité, à dorer la pilule à la nécessité, à faire entendre que c'est comme ça. Vous n'avez pas en vous de quoi y changer quoi que ce soit. De ce point de vue-là, la psychanalyse est une leçon d'humilité. Cela enseigne à laisser dans les livres les grandes pensées, la croyance à la volonté, et puis, pratique-

ment, cela vous enseigne à entrer dans la file comme tout le monde. Je ne m'y suis pas tout à fait fait. C'est bien pour cela que je réfléchis sur ce que veut dire la société.

Lacan a fait sa thèse de médecine sur la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Pourquoi a-t-il choisi la paranoïa ? La paranoïa concerne le rapport à l'Autre, aux autres, elle se manifeste d'abord comme un trouble de la relation sociale. Lacan définit d'abord les phénomènes de personnalité à partir de la biographie. C'est la façon dont le sujet raconte son histoire et la ressent affectivement. Il parlera plus tard de la psychanalyse comme de la narration et de la construction de sa propre épopée, au confluent de la biographie et de la fiction, et jusqu'à sa thèse sur la passe, où il verra en effet se tramer ensemble le récit de la vie, le dégagement de la structure, et la fiction qui s'y ajoute nécessairement, la fiction qui veut dire « faire vrai » des données de l'existence. Ensuite, la conception de soi-même, dit Lacan, l'autoconception du sujet par lui-même, l'énoncé de ses images idéales. Et puis, la personnalité se caractérise par la tension des relations sociales dont elle est le siège, par ses liens de participation éthiques, c'est-à-dire par la valeur représentative dont le sujet se sent affecté vis-à-vis d'autrui. Il viendra à formaliser cette valeur représentative de chacun sous le nom de signifiant-maître, qui est d'abord la valeur représentative du sujet vis-à-vis d'autrui, sa valeur représentative sociale. Toute la question est de savoir qui vous donne votre valeur représentative.

Lorsque Lacan écrit le discours du maître, il entend que c'est l'Autre majuscule qui vous donne votre valeur représentative. C'est ce que veut dire avant tout la domination. L'évaluation signifiante du sujet qui en fait une personne est celle de l'Autre.

Gays

C'est bien ce qui est en question aujourd'hui, ce que l'on observe tous les jours. Les sujets ne valident pas l'évaluation représentative qui est faite par l'Autre. Ils concoctent leurs propres signifiants-maîtres, ils se les donnent, ils les construisent.

Un exemple actuel, l'Ecole de la Cause freudienne convoque des Journées d'Etudes sur *Des gays en analyse*. Ah ! Les analystes ne s'y retrouvent pas, parce que le signifiant gay n'est pas un signifiant qui est né du discours analytique. Ce que le discours analytique était capable de produire, c'était ou bien de valider le signifiant *homosexuel* ou même de donner du sens au signifiant *pervers*. C'est formidable ! C'était vraiment bien construit, validé par Freud et par Lacan. Le seul problème, c'est qu'ils n'en veulent pas. Et hop ! Ils ont créé un signifiant à eux.

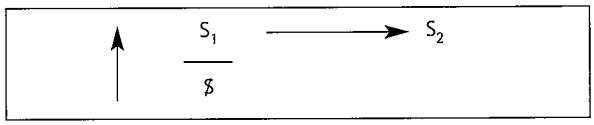
On a là le choix. On peut dire : « C'est comme ça, c'est le diagnostic, c'est fondé dans la structure ». Pourquoi pas ? Je n'ai rien contre faire valoir le principe d'autorité. Cela soulage, mais cela ne marche pas. On constate au contraire que les sujets dont il s'agit ont concocté un signifiant à eux, parfaitement baroque, emprunté à une langue étrangère, en plus. C'est un signifiant représentatif à eux, en rupture avec le discours de l'Autre. Il y a un choix à faire, d'invalider le signifiant-maître qu'ils se sont choisi pour préférer les signifiants-maîtres de la tradition, ou au contraire de déférer à l'invention des sujets. L'Ecole de la Cause freudienne a choisi de déférer à l'invention des sujets, en mettant un point d'interrogation, qui ne signale que sa propre hésitation à aller dans ce sens, mais qui indique quelque chose de tout à fait déterminant, c'est que le discours du maître a été valable de l'Antiquité jusqu'à 1950. Ensuite, cela s'est défait. Ensuite, il y a autre chose, et que Lacan a mis à sa place. Le discours du maître comporte que le sujet soit représenté par un signifiant-maître, un signifiant de l'Autre, et Lacan, dans les années 70, a indiqué qu'il y avait un autre type de discours, qu'il appelait le *discours capitaliste*, et qui comportait que le sujet, au nom de quoi ce discours se tenait, n'avait pas de signifiant, et que ce sujet-là était en quelque sorte libre de l'inventer, que son signifiant était introuvable. On entrait dans une ère où les sujets allaient inventer leurs signifiants-maîtres. Pour ce que c'est. Le signifiant-maître n'est pas le tout de la chose, de ce dont il s'agit. Néanmoins, ce n'est pas sur le discours de l'Autre qu'ils allaient dorénavant se régler pour se désigner eux-mêmes.



L'Ecole de la Cause freudienne a enregistré le changement d'ère. Cette déférence, cette humilité paraît prescrite, indiquée par Lacan. Ce que Lacan voulait dire, c'est que le lien social est signifiant, c'est-à-dire que le pouvoir est du signifiant.

Indiscutable

Cela veut dire deux choses. Premièrement, ce qu'on appelle le pouvoir est toujours un pouvoir signifiant, le signifiant est la substance du pouvoir. Le pouvoir n'est pas la force. La force suit du signifiant, c'est la force illocutoire, la force du signifiant en tant qu'émis d'une place qui est signifiée comme celle du pouvoir. Deuxièmement, le pouvoir est le pouvoir sur le signifiant. C'est ce que comporte le discours du maître au sens de Lacan. D'un côté, le S_1 identifie, fige, capture le sujet. Le signifiant-maître est celui qui permet de dire : « Je suis ceci aux yeux de l'Autre », mais en même temps il ordonne l'ensemble des signifiants désignés par S_2.



C'est en quoi le signifiant-maître est pouvoir sur le signifiant, pouvoir de rendre lisible. C'est ce qu'indique Lacan dans le *Séminaire* de *L'envers de la psychanalyse* : « Une chose est certaine, cette introduction du S_1, du signifiant-maître, vous l'avez à votre portée dans le moindre discours – c'est ce qui définit sa lisibilité. [...] Qu'est-ce qui fait que nous pouvons toujours nous demander, à lire n'importe quel texte, ce qui le distingue comme lisible ? Nous devons chercher le joint du côté de ce qui fait le signifiant-maître. »[1] Il explique que ce qu'il appelait jadis le point de capiton comme métaphore, cela désignait le S_1 comme signifiant-maître. Le signifiant-maître, c'est ce qui rend compte de ce « qui se répand dans le langage comme une traînée de poudre, c'est lisible, c'est-à-dire que ça s'accroche, ça fait discours ».

Lacan appelle le signifiant-maître ce qui fait le joint, d'un côté, avec le sujet, et de l'autre côté, avec l'ensemble du signifiant. C'est d'un côté le maître du sujet, ce par quoi le sujet se représente comme ayant une valeur dans le discours universel, et, d'autre part, ce qui ordonne, ce qui cadre l'ensemble des signifiants. C'est le médiateur entre le sujet et l'ensemble des signifiants.

En soi-même, le signifiant-maître, c'est ce qui est indiscutable. Aujourd'hui, si on s'occupe de politique, ce qui est indiscutable, ce par rapport à quoi on ne peut pas être en infraction, c'est le signifiant-maître de la démocratie. C'est aussi ce qu'on a appelé, dans la philosophie politique, la valeur, c'est-à-dire ce qu'on a reconnu, au fond dont on a reconnu la relativité, à savoir que c'est ce qui vient à la place de ce qui est indiscutable, et au nom de quoi on lit ce qui a lieu, et au nom de quoi l'on agit.

C'est ce qu'on a appelé le postmoderne. Qu'est-ce que le postmoderne ? C'est de savoir que, plus important que la valeur à quoi vous croyez, il y a la place de la valeur, et que ce qui s'inscrit à cette place est en définitive contingent – cela peut être ceci ou cela. Voilà l'effet postmoderne par excellence, de connaître le pouvoir de la place, et c'est ainsi relativiser ce qui vient occuper la place, savoir qu'il n'y a pas d'absolu. C'est ce que diffuse le discours de la démocratie, S de A barré, il n'y a pas de signifiant ultime. Il y a seulement une place où viennent s'inscrire les signifiants qui nous permettent de nous orienter et des valeurs qui viennent cacher le trou qu'il y a d'une valeur dernière.

Ce qu'on appelle la démocratie, et ce dont on fait un principe d'action et à l'occasion de guerre, c'est l'énoncé selon lequel il n'y a pas de signifiant-maître ultime, de telle sorte que la tolérance, valeur qui a été promue par le discours des Lumières, est en fait une intolérance au signifiant-maître absolu, l'invitation à supporter qu'il y ait d'autres valeurs. C'est ce qui met à la place de l'ennemi les versions de l'absolutisme : l'intégrisme, le fondamentalisme... Et la valeur qui émerge, c'est le relativisme, c'est-à-dire « tu ne vaux pas plus que l'autre ».

3. Une contre-société

Comment cela s'est-il accompli ou réalisé dans la psychanalyse ? Essayons d'avoir sur notre mode d'existence un regard froid, pour autant que ce soit possible. De cela, est née dans la psychanalyse une contre-société. La société des analystes s'est conçue comme une contre-société établie sur le refus du signifiant-maître, et mettant en question la société comme telle par le biais de ce qu'elle produit, le plus-de-jouir comme résidu.

C'est pourquoi Lacan, dans les années 70, qui ont été celles de la contestation du maître par la jeunesse étudiante, a pu faire de la psychanalyse l'envers du discours du maître. Il nous a établis à cette place, et nous y sommes restés. Il a établi la psychanalyse dans la position d'invalider le discours du maître, et d'invalider aussi bien les revendications contre le discours du maître. C'est ce qu'il a énoncé dans *Télévision* quand je le questionnais, au point de dire que protester contre le discours du maître, c'est y entrer, ne serait-ce qu'au titre d'y protester. C'était donc refuser les termes mêmes du débat, inscrire la psychanalyse et le psychanalyste ailleurs.

Il posait en même temps la question : « Est-ce que ça veut dire réprouver la politique ? » Et il répondait : « Je le tiens pour quiconque exclu. » Mais en même temps, tout ce qui était d'entrer dans les considérations du discours du maître, y compris pour y protester, il considérait que c'était de l'ordre de la collaboration. Protester égale collaborer, puisque protester, c'est déjà accepter les termes du discours contre lesquels on s'élève et essayer d'en corriger les conséquences. C'était placer le psychanalyste ailleurs, refuser toute collaboration, toute entrée dans ce qui structure le fonctionnement social comme discours du maître, et donc pratiquement établir le groupe analytique comme contre-société, jeter donc une malédiction que l'on peut dire gnostique sur la société. Il ne peut s'y faire que du mal. Entrer dans le fonctionnement social, même pour protester, c'est collaborer à l'exploitation du plus-de-jouir, à la représentation par le signifiant-maître, et c'est donc prôner une position extime de l'analyste, une extimité du psychanalyste.

Nous nous en sommes tenus là, et c'est ce que nous interrogeons maintenant. C'est bien la démocratie qui autorise la pluralité du lien social, c'est bien en régime de démocratie que le lien social universitaire peut se maintenir comme lien social fondé sur le rapport au savoir. Nous avons l'exemple d'autres types de société qui ne permettent pas du tout l'autonomie du rapport au savoir.

Le discours de l'hystérie, c'est une dissidence discursive. Nous savons qu'il y a des régimes sociaux qui répriment la dissidence en tant que telle, qui la médicalisent et qui l'enferment. Ne parlons pas du discours de l'analyse qui est strictement prohibé par certains types de régimes sociaux. Autrement dit, la subsistance même du discours analytique en tant que lien social spécifique, de la même façon que le discours universitaire ou le discours hystérique, suppose une certaine forme d'organisation sociale qui n'est pas n'importe laquelle, et en particulier celle que nous avons connue comme forme totalitaire ne permet pas cette fragmentation et cette pluralisation du lien social.

Ce qui est dès lors en question, c'est de savoir dans quelle mesure et quel sens il faut donner à la soustraction de la psychanalyse à la société, quel sens donner à la position d'extimité de l'analyste. C'est sans doute une position d'extériorité par rapport aux signifiants-maîtres, par rapport aux exigences de la justice distributive, mais cette position n'est sans doute pas soutenable dans n'importe quel régime social.

De ce fait même, la question est posée de savoir ce qui peut, à côté de l'acte analytique tel que Lacan l'a défini, prendre place comme action analytique, ou même j'oserai dire action lacanienne, qui donne, dans la société, à cet acte psychanalytique, les conséquences qu'il peut avoir. On doit là souligner qu'en même temps qu'il mettait l'accent sur l'apartheid psychanalytique, Lacan ne cessait pas de déplorer que son enseignement n'ait pas, dans la société, les conséquences qu'il aurait souhaitées. C'est ce champ-là qui nous est maintenant ouvert.

II - Une société intellectuelle

1. Fabrique d'actus

Un objet idéologique non-identifié

Je viens de la radio, où j'ai eu à répondre à quelques questions qui m'ont permis de dire ce qui m'avait lancé dans la rédaction d'un ouvrage absolument bizarre[2]. Ce qui m'a mobilisé ainsi, c'est le sentiment qu'il passait dans le ciel, dans le champ public, un objet idéologique non identifié, qui était ce petit livre que l'on a sans doute déjà oublié, mais qui s'est trouvé fonctionner comme une boule dans un jeu de quilles pendant un temps donné, et qui faisait voir qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la façon dont c'était conformé – y compris la première page du journal *Le Monde*.

Je l'ai dit d'ailleurs gentiment, moi. C'est clair qu'ils font joujou à créer l'actualité d'une façon provocante, ce que je n'ai d'ailleurs pas pris en mauvaise part. Tel journaliste notoire expliquait encore la semaine dernière qu'il était tellement hostile à cette façon de faire qu'il ne lisait plus la première page du *Monde* depuis des années. Ce journal a, ou il avait, une fonction en France – peut-être l'a-t-il perdue maintenant, pour un temps ou pour toujours –, un côté Bible. Sans doute cela m'atteignait-il là pour que cela me mobilise, pas du tout dans la fureur. Cette interrogation de ma part est sans doute arrivée au moment où quelque chose de la fabrique de l'actualité atteignait un certain point critique, qui n'est sans doute pas sans rapport avec ce qui, par ailleurs, depuis peu de temps, et de façon retentissante, s'est déchaîné autour de cette Bible de l'actualité, je veux dire cet ouvrage sur la face cachée du *Monde*. J'ai dû sentir quelque chose, ou cela s'est fait sentir à moi, que cela atteignait un certain degré à partir de quoi il fallait que cela éclate.

Il faudrait conceptualiser, dans le cadre de ce que nous appelions jadis « L'Autre qui n'existe pas »[3], la fabrication d'actualité, la fabrique d'actus, thématiser l'actu-industrie. Il y a des actes d'actu, et sans doute ce journal *Le Monde* en a-t-il abusé pour énerver tant de personnes.

Artifice

La fabrique d'actus s'inscrit dans ceci, dont on peut faire un principe pour déchiffrer ce qu'on nous livre, à savoir que ce n'est jamais une description, mais toujours une construction. Il y a un élément d'artifice qui est indispensable, qui est inclus dans la notion de l'actualité. Depuis qu'il y a l'actualité, depuis qu'il y a l'actu, c'est présent. Cette actualité est construite, on l'absorbe à ce titre. On absorbe l'actu tous les jours comme un certain récit. Ces titres du *Monde*, avec leurs formules – c'est encore parfois plus sensible en anglais –, ce sont comme des poèmes, des haïkus, qui accompagnent la vie quotidienne.

Ouvrir la radio, allumer la télévision, lire le journal, est-ce utilitaire ? Vous pouvez bien sûr acheter le journal pour voir les cours de la bourse, et qui s'effondrent. Ce n'est pas du tout sûr que notre rapport à l'actualité soit utilitaire, sauf exception. C'est plutôt un rapport littéraire, romanesque ou poétique, ou certaine modalité du visible. C'est de l'art, de l'artifice. On a besoin, apparemment, une ou deux fois par jour, d'aller se loger, de se connecter avec le roman de la vie quotidienne, ceci donnant le sentiment d'embrasser, même brièvement, l'ensemble du moment présent de la planète.

Le nommé Baudrillard a poussé les choses un peu loin en disant, au moment de la guerre du Golfe : « Tout ça, c'est du roman, cette guerre n'existe pas, elle est virtuelle, elle n'est que les images qui l'ont montrée et les mots qui l'ont racontée. » On voit par quelles voies on peut arriver à ça, à quoi il ne faut pas croire excessivement, mais qui est mettre en valeur ce zéro de la référence. Cela parle sur rien, le langage même fait disparaître sa référence, au sens où le langage est le meurtre de la chose. Si on suit ça à l'aveugle, cela conduit à dire que ce qui fait actualité n'existe pas. La seule guerre qu'il y a est la guerre du langage ou la guerre de la représentation contre ce dont il s'agit, contre la référence. Cette thèse est évidemment faite pour faire crier.

Synchronisation de la planète

On ne peut pas penser le moins du monde que cela se psychanalyse, mais, si l'on pense la psychanalyse à partir du roman de l'actualité, c'est un autre récit, une psychanalyse, c'est le récit qui n'est qu'à vous. Une analyse, d'une certaine façon, c'est écouter la radio, sauf qu'on écoute soi-même en train de parler à la radio. L'analyse est l'opérateur qui permet qu'on s'entende soi-même à la radio en direct. C'est une chambre d'échos. C'est une certaine façon de parler – ce que disait Lacan – *à la cantonade*. Il y a un effet radio, avec aussi l'effet feuilleton, le tantième épisode de *La vie passionnée de...* Le psychanalyste est une sorte de serveur, de *provider*, qui vous permet de vous connecter.

On ne peut pas du tout psychanalyser l'actualité. On peut tout de même, quand on est informé de la psychanalyse, la lire, avec un certain goût du détail, et donc opérer quelque chose – dont la psychanalyse n'a pas l'exclusivité – qui est interpréter. Dans quel sens ? On voit foisonner des actu-objets, dont certains m'apparaissent à moi très calculés, et calculés avec beaucoup d'intelligence. Ce sont des objets très complexes, comme l'est le moindre empaquetage. On peut lire l'histoire de l'emballage des objets marchands, où l'on explique à quel moment on a commencé à penser à l'emballage[4]. On s'est aperçu que c'était une partie tout à fait essen-

tielle de la plus-value qu'il s'agissait d'extraire et que, pour obtenir le réflexe d'achat, il fallait consacrer beaucoup de pensée calculante à l'emballage. Ce n'est pas seulement *the medium is the message*, mais la bouteille est l'ivresse. Chacun de ces actu-objets peut se démonter, se décortiquer, il y a là quelque chose d'absorbant. J'ai été happé par le goût de défaire ces petits objets, par exemple des éditoriaux de journaux. Comme c'est périssable, cela ne fait pas l'objet de l'étude critique que ça mérite, alors que c'est formateur de l'opinion. On en fait à l'occasion des recueils, qui ne sont pas forcément lus. Tout cela se dissipe, disparaît, comme disparaissent d'ailleurs les séances d'analyse. Mais elles sont cadrées par une structure, alors qu'il y a, dans l'actualité, quelque chose qui se dissipe, en même temps que l'on voit la consistance de cet objet très singulier qui s'appelle l'opinion.

On a le sentiment de la synchronisation de la planète. Aujourd'hui, et autour d'un événement dont on pourrait dire, si l'on pouvait l'évaluer en dehors du discours d'actu, qu'il n'est pas si extraordinaire – on a déjà lâché des bombes beaucoup de fois, et de façon bien plus sanguinaire dans les intentions –, on assiste à la naissance d'une opinion mondiale, et pas tellement partagée. C'est ça même qui épate : il y a un débat, mais, comme jamais, cela prend consistance, ces jours-ci. Il se passe quelque chose. Il ne faut pas être aveuglé par « c'est toujours pareil », il y a là un événement.

2. Un débat universel

Born again

Qu'est-ce qu'on voit émerger ? Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que me disait un de nos collègues italiens qui était très bien introduit dans les plus hautes sphères de l'Eglise : « Vous verrez, en face de Washington, il n'y a que Rome. » On voit ces jours-ci la profondeur de ce dit. Cela avait été pensé, réfléchi, et dit très précisément ce qui est en train de se passer. Ce n'est pas seulement la vieille Europe, dont d'ailleurs l'unité, au niveau de l'opinion, est absolument saisissante. Cela touche, à part ce qui est en Amérique le noyau dur de l'Evangélisme, tous les représentants, les chefs de file des familles spirituelles religieuses. Ce qui est en face, c'est l'Ancien, une très vieille sagesse, de l'ordre : « Ne croyez pas que les choses dans l'histoire arrivent par des coups de force, des forçages ». Cela existe, mais c'est toujours finalement résorbé, absorbé, et il faut toucher à ce qui existe avec la plus grande prudence, ne pas causer. Il y a l'idée que cela progresse finalement dans le bon sens, avec une certaine croyance, « croire au père Noël » disent ceux qui veulent forcer les choses. Il faut croire à quelque chose, qu'il y a en définitive quelqu'un pour veiller là-dessus.

De l'autre côté, ceux qui mènent la chose sont les *born again*, ceux qui ont connu une renaissance, ceux qui, à un moment, abandonnent leurs errements et se rallient au Christ. Le président des Etats-Unis est du type *born again*, nouveau-né, né une deuxième fois. On avait l'idée du *born again* dans l'Antiquité par le personnage de Dionysos, qui était né une première fois, et puis une deuxième. On a vu ce qu'il était capable de donner à ce moment-là. Le *born again* a l'idée que l'on peut à un moment couper, casser, recommencer, reconfigurer d'un coup. On voit bien que les autres sont animés par une autre vision du monde. On observe cela maintenant à l'œil nu.

Enveloppement discursif

Cela a été théorisé tout récemment par un penseur, un théoricien, un essayiste américain, qui voit, entre les Etats-Unis et l'Europe, des postures, des convictions exactement opposées. Plus féminines, d'un côté, comme il s'imagine, plus maternelles, et la virilité armée de l'autre. En Europe, en effet, on décide de ne pas faire la guerre, mais on voudrait la faire qu'on ne le pourrait pas. Il y a une satisfaction, une gloire de l'impuissance qui est assez frappante, mais on observe aussi la puissance du discours pour retenir ceux qui ont les moyens.

Quand on commençait à entendre les tambours de la guerre, la première idée, très saine de son point de vue, du président Bush, était de ne pas du tout passer par l'ONU. C'était la logique même. Il y avait ce matin sur Internet un article d'un journaliste qui rappelait ce fait : « Pourquoi a-t-il décidé de passer par l'ONU ? C'est parce qu'il a vu son papa. » Il suppose qu'il en a parlé avec son papa, lui qui était en effet un multi-latéraliste, et qu'il est sorti en décidant de passer par l'ONU.

On le voit là embrouillé, enchevêtré. On assiste à ce que c'est. Plutôt que la force, on rentre dans le champ de la parole et du langage et de la négociation. Une chatte n'y retrouverait plus ses petits. Il faut imaginer ce que ça dit aux Américains de devoir se demander ce que la Guinée et le Mexique vont opiner. Ils souffrent mille morts. Ils ont déjà bien vu que c'était intolérable que les Français se comportent de cette façon-là. D'ailleurs, la rétorsion est immédiate : ils ont débaptisé les frites, qui ne s'appellent plus *french fries*, mais *liberty fries*, ou *free fries*, et les croque-monsieur qui, au lieu de *french-toasts*, deviennent *free-toasts*. Il y a un précédent : pendant la Deuxième Guerre mondiale, ils ne voulaient plus dire les hamburgers. Voilà dans quel cadre on nous inscrit.

Les Américains sont beaucoup plus antifrançais que les Français ne sont anti-américains. Mais après la France, c'est aussi le Chili, le Mexique, la Guinée... La liste devient très longue. Aux dernières nouvelles, c'était l'Angleterre aussi. On assiste à un extraordi-

naire enveloppement discursif et paralysant et on s'aperçoit à quel point un certain nombre de valeurs progressistes et chrétiennes – au moins dont les représentants les plus éminents sont les Eglises chrétiennes, et même la plus importante numériquement de celles-là – a réussi à envelopper ce qui est de très loin la force militaire la plus importante du monde. Voilà le roman que nous lisons maintenant tous les jours et qui est passionnant. Personne ne sait comment cela va se conclure. La contingence est à l'œuvre. C'est un objet d'actualité qui touche une certaine fracture du discours universel et qui peut justifier l'attention la plus précise.

Sur le fond de l'Autre n'existe pas, on voit émerger, comme jamais, un discours universel, et un débat universel, sans doute, dans ce discours. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, de mon temps, une question dont on sente ainsi qu'elle donne une figure à l'humanité discursive.

Extimité de l'analyste

Ce n'est pas du tout dire que la psychanalyse soit inscrite dans ce débat ou qu'il y ait lieu de l'inscrire. Sinon par la position d'extimité dans laquelle Lacan a essayé d'inscrire le psychanalyste, et qui est de pure provenance freudienne. Le psychanalyste s'occupe de ce qui n'a pas d'emploi dans la vie quotidienne active, il s'occupe de ce qui fait figure de déchet dans la vie pragmatique et dans la vie sociale, même quand on pêche ces déchets dans les relations sociales. Le lapsus, par exemple, est pêché dans la relation sociale, mais jusqu'à ce que Freud vienne et que cela rentre dans le discours universel, cela n'a pas de fonction. Cela en a une depuis, bien sûr. Cette vérité freudienne a même été tellement socialisée que Lacan n'a pas trouvé d'autre façon que de s'en désolidariser en disant : « Un lapsus, c'est une erreur grossière ». Il a essayé de prendre à revers ce qui était la banalisation de la vérité freudienne. Ou encore, un objet psychanalytique, le rêve emprunté à tout un domaine qui est une enclave dans le social, qui semblait être la part non socialisée de l'homme. On a compris de la même façon l'investigation des pulsions comme étant la part non socialisée.

D'un côté, Lacan a été celui qui a dénoncé ce dont la psychanalyse se satisfaisait, à savoir son extraterritorialité. Il a même stigmatisé l'organisation analytique comme trop contente de s'établir dans une position extraterritoriale, n'ayant pas à faire ses preuves, se refusant à l'épreuve scientifique, se refusant même à l'exposé public, ou en réclamant un privilège d'une expérience incommutable. Vous trouvez cette critique de l'extraterritorialité au début de son enseignement, alors qu'à la fin, ou en tout cas plus tard, vous trouvez la mise en valeur de ce que je disais être l'extimité de la psychanalyse : « Ne croyez pas que, à être des psys, vous êtes des psychanalystes. »

Cela traduit très bien ce qui a changé dans la société entre les années 50 et les années 70. Dans les années 50, le mouvement de Lacan est d'aller vers la société, un mouvement qui contrarie la glissade extraterritoriale de la psychanalyse. Lacan lui-même, dans ce qui est à l'époque la Société française de Psychanalyse, invite les philosophes, Merleau-Ponty, Claude Lévi-Strauss, leur pose des questions, et il se fait inviter par la Société française de Philosophie, et explique en même temps que la psychanalyse a partie liée avec l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss et qu'elle est aujourd'hui tirée en avant par la linguistique structurale de Saussure et Jakobson.

3. Des saints

Exclusion

Lacan construit une société intellectuelle dans laquelle la psychanalyse est logée. La publication même des *Ecrits* vient accomplir ce mouvement de *désextraterritorialisation*, d'*intra-territorialisation*, revenir dans le débat public, le susciter. Il y a eu à ce moment-là l'ébauche d'un débat public, dont Lacan n'a pas été satisfait, mais qui a rendu notoire son nom. Quand nous manions ce livre, nous manions ce point de capiton.

Progressivement, on a vu ensuite au contraire Lacan déprendre la psychanalyse de toute la société qu'il lui avait créée. Dans *Scilicet* et ses textes des *Autres écrits*, on le voit plutôt repousser *L'anthropologie structurale*, alors que, dans le dernier texte des *Ecrits*, « La science et la vérité », il s'appuie au contraire éminemment, pour définir le sujet de la science qui est celui de l'inconscient, sur le chapitre de « L'illusion archaïque » des *Structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss. Non pas l'anthropologie, non pas la linguistique, non pas la philosophie. Tous ces discours sont placés dans le sac du discours universitaire. La psychanalyse apparaît plutôt comme exactement à l'envers de ce qui domine dans la société. Le discours du maître est sans doute celui de l'inconscient, mais c'est celui qui, tout naturellement, structure l'ordre social. Dans le mouvement même de mai 68, comme il ne manque pas d'air, Lacan dit : « Tout ça c'est à l'envers de la psychanalyse ». Comment mieux dire que, qu'ils le veuillent ou non, les psychanalystes, s'ils arrivent à s'entendre entre eux, sont dans la position d'une contre-société. De toute façon, à partir de ce moment-là, loin de s'ouvrir, l'Ecole de Lacan s'est mise à vivre comme une contre-société.

Cette position extime du psychanalyste, Lacan lui a donné un nom – ce nom a retenti pour nous et a continué de rouler –, celui de saint, être un saint, qu'il est allé le chercher chez Balthasar Gracián, un

jésuite qui avait eu des ennuis sévères avec son ordre. Il dit « le saint » et non pas « le religieux ». S'il nous introduit, à travers ses quatre discours, que la société n'existe pas, il ne traite pas la religion comme un lien social, ou en tout cas, il ne lui fait pas un sort à part. Tout porte à croire que, s'il avait à l'inscrire quelque part dans ses discours, il la rangerait dans le discours du maître, au moins en prenant comme référence l'organisation ecclésiastique, l'Eglise catholique. Il ne prend pas la religion, il ne prend pas l'Eglise, qu'il a évoquée au contraire comme un contre-modèle au moment où il a commencé son *Séminaire* des *Quatre concepts*. Il n'a pas d'autre mot pour stigmatiser l'Association internationale de Psychanalyse, l'IPA, que de l'appeler « une Eglise », et lui de s'identifier à l'anathémisé de la Synagogue, Spinoza. C'est ce qu'il entend par « le saint ». On voit bien l'élément commun entre le saint et Spinoza, c'est l'exclusion, la position de déchet d'un ordre. Ce qu'il souligne quand il homologue le psychanalyste au saint validé par l'Eglise catholique, ce qu'il vise, c'est le sujet que l'on ne sait pas où mettre.

Déchet de l'ordre

Il faudrait rentrer dans la typologie des saints. Ils ne sont pas tous au désert. Ce sont des sujets qui se sont au contraire manifestés, à partir d'un certain moment, en créant leur propre espace, justement parce qu'on ne savait pas où les mettre, et qu'eux-mêmes ne savaient pas où se mettre. C'est ce que l'on voit avec sainte Thérèse d'Avila, qui est un extraordinaire chef d'entreprise, et aussi saint Ignace de Loyola, qui crée une extraordinaire entreprise multinationale, un empire de la foi. Les jésuites eux-mêmes se rengorgent de se comparer à l'occasion aux *conquistadores* et ils font des coquetteries entre ce qu'ils doivent bien reconnaître être leur réalisme, tout en rappelant que c'est un réalisme qui opère à des fins surnaturelles.

Ce n'est pas leur esprit d'entreprise que Lacan met en lumière. Encore que, après tout, Freud a voulu une entreprise multinationale et a réussi à en créer une. Il faut croire qu'il y a quelque chose qui approche spécialement le gars en position de déchet à produire un monde. C'est logique : il ne trouve pas sa place dans le monde des autres et il fabrique un monde où il a sa place. On se plaît à souligner le côté loqueteux, boiteux, ne payant pas de mine, du personnage d'Ignace de Loyola, mais ayant un pouvoir de tourner la tête aux gens. Ce qui lui a valu un certain nombre d'inconvénients quand il faisait ses études sur la montagne Sainte-Geneviève. Il n'avait pas beaucoup de moyens et était au collège de Montaigu, le beau linge étant plutôt à Sainte-Barbe, où il est passé ensuite. Tout le monde s'est ému à un moment, des fils de famille de Sainte-Barbe ayant commencé à dire : « On ne veut plus rien de tout ça, on renonce à tous nos héritages. » Toutes les familles se sont inquiétées : « Qu'est-ce qui vous prend ? » C'était Ignace qui leur avait parlé d'un peu trop près. Le pauvre Ignace a dû être examiné par les Docteurs, les Inquisiteurs. Il avait une réputation de drôle de zigoto. Et il a continué dans le style déchet, même quand il correspondait avec le monde entier, empereurs et filles d'Empereur, dans ces trois petites pièces à côté de ce qui est aujourd'hui le Gesù romain. On peut être ébloui par la grandeur de l'entreprise et de la réalisation, mais au cœur de cette entreprise et de cette réalisation, vous avez ce que Lacan appelle le déchet de l'ordre. C'est de ce côté-là qu'il dirige le regard.

Lacan dit en même temps que le saint ne fait pas de vagues. Cette propriété vient plutôt de Balthazar Gracián que d'Ignace de Loyola, qui en a fait des vagues avec sa création. On peut aussi penser qu'on ne sait pas tout, que, sur ce qui est l'essentiel de l'entreprise, on ne fait pas de vagues. Les grandes vagues que l'on fait sont justement là pour qu'on ne s'aperçoive pas de ce qui opère véritablement.

4. Vide de la vérité

Dévalorisation de la vérité

Si on se pose la question de la religion, de son absence dans la typologie du lien social que propose Lacan, on s'aperçoit justement que, dans le dernier texte des *Ecrits*, il traite explicitement de la religion, et dans un ensemble de quatre champs qui précèdent de cinq, six ans, sa construction des quatre discours.

Ces quatre champs sont la magie, la religion, la science et la psychanalyse, alors que, dans les quatre discours, nous aurons une série de quatre distincte : maître, université, hystérique et analyste. C'est dans le cadre des quatre discours, et précisément à propos du discours de l'analyste, que Lacan amène son « être un saint », alors que c'est dans le texte des quatre champs, « La science et la vérité », qu'il amène la religion dans sa différence avec la psychanalyse.

On peut regrouper le quaternaire des champs selon le principe suivant : ce sont des champs qui se réclament de la vérité[5]. C'est en fonction de la notion de vérité que Lacan distribue ces quatre champs. D'où lui arrive ce terme de vérité ? Il croit, à cette date, et sans doute avec l'effet de fermeture que produit le point de capiton qu'est la publication des *Ecrits*, que c'est la notion de vérité qui est le fil rouge de sa production jusqu'alors.

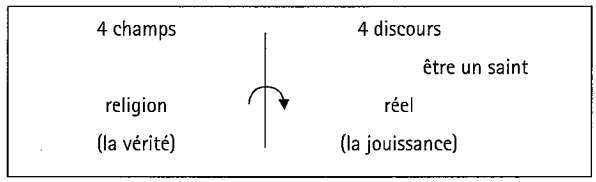
Il est sensible que les quatre discours s'organisent à partir d'un autre principe, celui de la jouissance ou du plus-de-jouir, et ils impliquent une dévalorisation dans la psychanalyse de la fonction de la vérité.

C'est parce qu'à la fin des *Ecrits*, il donne le mot de vérité comme le point de capiton de son enseignement, qu'il se reporte à « La chose freudienne » où il a célébré la prosopopée de la vérité, un écrit fait pour dire : *Das Ding*, la chose freudienne, c'est la vérité. C'est ce qu'il prend pour être la conséquence du fait que l'inconscient est langage et que la vérité est parole, ou, pour mieux dire, que la vérité est « Je parle ». On ne peut pas dire que la vérité est parole comme on dit que l'inconscient est langage. Quand il s'agit de parole, il faut que quelqu'un s'y mette, que quelqu'un parle ou soit transi par la parole. Fonction de la parole et champ du langage, point de départ de son enseignement, paraissent à Lacan, quand il boucle les choses en 66, avoir culminé dans cette prosopopée de la vérité.

Il dit sans doute que c'est « une horreur », et même que « prêter ma voix à "Moi, la vérité *Je* parle" », ce sont des mots intolérables. Pourquoi introduit-il là quelque chose comme de l'horreur à propos de ce « Moi, la vérité *Je* parle » ? Ce n'est pas du tout à cause de la castration, mais, plus essentiellement, parce que cela dit de la vérité une propriété fondamentale, à savoir « Il n'y a pas de métalangage », « Il n'y a pas de vrai sur le vrai », et aussi « Il n'y a pas de Dieu » — c'est dire « Le Dieu est dire ». Les valeurs auxquelles vous croyez, les valeurs auxquelles vous vous dévouez, ce ne sont que des voiles sur cette absence de vrai sur le vrai. Si c'est horrible, c'est parce que ça dénude le Dieu, en faisant voir que, derrière le voile, il n'y a rien. Lacan considère que « Moi, la vérité *Je* parle » énonce tout ce qu'il y a à dire de la vérité, parce que cela énonce ce vide.

Névrose de la religion

On peut mesurer le déplacement avec le début de *Télévision*, qui reprend la question de la vérité. Il dit à peu près la même chose : « La vérité, la dire toute, c'est impossible ». Mais il ajoute : « Par cet impossible elle tient au réel »[6]. Ce terme de réel qui s'introduit dans ce « Moi, la vérité *Je* parle », dans le manque qu'elle désigne, permet déjà de désigner le déplacement de Lacan.



C'est très freudien dans la dénonciation de toute incarnation qui vient voiler cette absence de tous les faux semblants, comme il s'exprime en 66 — il dira ensuite plus simplement semblants. Il s'arme de cette notion, il la prend pour repère pour faire graviter autour magie, religion et science.

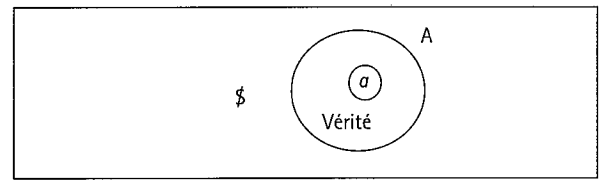
Allons droit à ce qu'il dit de la religion. Cela me frappe maintenant que j'ai la notion de ce qui se passait autour de lui à ce moment-là. Une certaine collectivité s'est rassemblée et renâcle à ce qu'elle croit percevoir de la place qu'il donne ou de l'influence que prennent un certain nombre de mauvais esprits logiciens et incroyants, de mauvais esprits qui détournent Lacan de ce qui était espéré de lui, à savoir qu'il fasse fleurir la greffe chrétienne sur le corps de la psychanalyse. Au moment de la publication de ses *Ecrits*, il aurait pu demander, tout naturellement, à des gens d'études, qui savent, eux, ce que c'est que de faire des index, d'être à ses côtés pour ça. Manque de bol, un autre a ramené sa fraise.

Lacan éprouve le besoin de faire un petit couplet sur la religion, qui doit être « à bon entendeur, salut ! ». Je l'ai souvent lu, mais ce n'est que maintenant que je m'aperçois de ce petit côté à la cantonade. Non pas que Lacan fût un ennemi de la religion. Quelques années plus tard, ayant affaire au même à qui il avait confié son index, il fait, curieusement, son petit couplet sur « être un saint », aussi un « A bon entendeur, salut », du genre « Ne faites pas trop de vagues, mon cher ». Quand il traite de la religion à la fin des *Ecrits*, comme il le fera plus tard de la société, cela prend toute sa valeur de rappeler aux bons pères qu'il valide entièrement ce que Freud a dit de la religion, à savoir que cela relève de la névrose obsessionnelle. Ce n'est pas le grand Autre, là, ce n'est pas la fonction de la parole, ce grand Autre dont Louis Althusser lui avait dit que ce n'était que le bon Dieu. Il ne s'occupe pas du petit *a*, du signifiant, mais leur dit : névrose obsessionnelle.

Horreur ou splendeur

Quel schéma nous dessine-t-il de la position religieuse, soit essentiellement la position catholique ? Il s'excuse de ne traiter que des religions du tronc judéo-chrétien. Peu porté, en effet, pour la religion réformée, le judaïsme, son débat est avec *la* religion, c'est-à-dire la religion catholique. Il donne un schéma très précis de ce qu'est pour lui à cette date la position religieuse, qui consiste à remettre à Dieu la charge de la vérité et, du même mouvement, à loger en lui l'objet du sacrifice, un objet sacrifié.

Si on place ici la position du sujet, on ne voit pas comment on peut éviter de faire de l'Autre comme Dieu le lieu où vient s'inscrire l'objet du sacrifice en même temps que la charge de la vérité.



Le sacrifice à Dieu est une position qui, avec toutes ses variations, parcourt, anime, la famille judéo-chrétienne. Lorsque les jésuites arrivent en mission

parmi les Indiens Guaranis, qui se marient très jeunes – la polygamie est permise, l'anthropophagie est bien vue –, ils vont mettre de l'ordre dans tout ça. Si on suit l'admirable organisation introduite dans cette population, on sent fuir la jouissance. Elle a afflué de partout, c'est un horrible désordre d'adultères, d'incestes, on ne sait plus qui est qui. On arrive, et voilà la jouissance retirée, éclusée, logée.

Dire « la vérité est remise à la divinité » vise quelque chose de très précis, pour Lacan. C'est une dénégation de la vérité comme cause. Il entend par là que croire à une religion révélée, à une révélation, c'est croire que l'Autre a parlé. C'est à l'opposé de « Moi, la vérité *Je* parle ». C'est *l'Autre la vérité* qui parle. Il faut ensuite l'absorber, la manger – éventuellement sous la forme du Livre –, la digérer, l'assumer, la ressortir. Mais la vérité est ailleurs, et c'est ce qui peut justifier un magistère de ceux qui gardent cette vérité, qui l'enferment ou viennent comme l'Inquisiteur lui regarder sous le nez – comme on l'a fait pour le trop déviant Loyola.

Il y a à ce moment-là pour Lacan une *Verneinung* qui fait partie de la position du religieux. Ce qui le conduit à l'opposer à la psychanalyse qu'il désigne comme le champ où « Moi, la vérité *Je* parle » coule de source, est permise. C'est pourquoi il peut dire que, dans la religion, la vérité est au contraire installée dans un statut de culpabilité. C'est que, pour lui, la vérité est permise dans la psychanalyse : « Tu es invité à te mettre dans la position de "Moi, la vérité *Je* parle" », « Tu es invité à prêter ta voix à la vérité », pour qu'elle parle.

Chercher la vérité, ce n'est pas exactement ce dont il s'agit dans la religion, où la vérité est renvoyée à plus tard. Lacan peut dire qu'elle est renvoyée au Jugement de fin du monde, au Jugement dernier. Ce qui règne dans la religion, c'est la cause finale. C'est dans la fin des fins, dans le registre eschatologique que la vérité pourra apparaître, non pas dans l'horreur du manque de fondement – il n'y a que des récits –, dans l'horreur de la faille que l'on essaie de voiler, mais dans la splendeur. Beau titre de l'Encyclique : *La splendeur du vrai.*

Peut-être Karol Wojtyla, philosophe avant d'être Jean-Paul II, ayant lu « La science et la vérité » et « La chose freudienne », fût-il scandalisé par la notion d'horreur de la vérité, et voulût-il réaffirmer, dans son Encyclique : « Non pas l'horreur de la vérité, mais la splendeur du vrai. »

1. LACAN J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse* (1969-70), Paris, Seuil, 1991, pp. 218-19.
2. Cf. MILLER J.-A., *Le Neveu de Lacan*, Lagrasse, Verdier, 2003.
3. Cf. MILLER J.-A. et LAURENT E., « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique » (1996-97), Séminaire prononcé dans le cadre de la Section clinique de Paris-Saint-Denis ; la plus grande partie de ce Séminaire a été publiée dans diverses revues, dont *Quarto*.
4. Cf. HINE T. , *The Total Package : the Evolution and secret Meanings of Boxes, Bottles, Can and Tubes*, Hardcover edition, Little, Brown & Company, 1995.
5. Cf. LACAN J., « La science et la vérité » (1966), Paris, Seuil 1966, pp. 874-877.
6. LACAN J., « Télévision » (1973), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 509.